

Ou bien me suis-je perdu dans ma banlieue un jour que j'avais grimpé sur un arbre : je m'étais soudain figé, engourdi, la tête vide de toute pensée, jusqu'à ce que les voix des gamins du voisinage qui ne savaient plus où j'étais, se taisent, se dissolvent dans le

Zakhar Prilepine

Le singe noir

roman traduit du russe par Joëlle Dublanchet

brouillard – et tout à coup, sur l'autre rive boueuse de la rivière bleuâtre à côté de laquelle nous nous amusions, j'avais aperçu une vieille femme en noir qui marchait lentement et tranquillement...

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le jeune narrateur du *Singe noir* – le singe noir désignant un jouet d’enfant –, journaliste et écrivain moscovite, est envoyé enquêter sur un laboratoire ultrasecret où un professeur “s’occupe” d’enfants meurtriers. “Savez-vous que, dans la Chine antique, certains empereurs confiaient aux enfants le soin de torturer... Car les enfants ne connaissent pas les catégories du bien et du mal.”

Le narrateur est à un moment de sa vie où tout bascule. L’atmosphère à son travail est de plus en plus pesante ; père d’enfants en bas âge, une fille et un garçon, sa vie conjugale est un naufrage ; sa maîtresse, genre obsédée sexuelle, le trompe effrontément ; enfin il tourne autour d’une prostituée qui tapine aux abords de la place des Trois-Gares, quartier de Moscou on ne peut plus mal famé.

On comprend alors qu’il se lance à corps perdu dans cette dangereuse enquête qui le conduit sur les lieux du massacre, perpétré par des jeunes, de tous les habitants d’un immeuble. Une barbarie qui lui rappelle celle des bandes d’enfants, au Moyen Âge, et aujourd’hui, des enfants-soldats d’Afrique.

Mais tout cela est-il bien réel ? Approcher de si près des secrets d’État fait-il perdre la raison ou, pour finir, toute cette histoire n’est-elle que le fruit de l’imagination malade du narrateur ? Reste un trouble profond : si même les enfants que l’on croyait innocents sont habités par le Mal, où va le monde ? “L’enfant est tout”, disait Mitia Karamazov, à quoi quelqu’un ajoutait que l’humanité tout entière est comme un enfant qui aurait oublié son enfance. Alors ?

ZAKHAR PRILEPINE

Zakhar Prilepine est né en 1975 dans un petit village de la région de Riazan. Auteur de Pathologies, ce proche de Limonov, militant politique prônant la révolution, lauréat de nombreux prix prestigieux, est actuellement l'écrivain le plus en vue en Russie.

DU MÊME AUTEUR

PATHOLOGIES, éditions des Syrtes, 2007.

LE PÉCHÉ, éditions des Syrtes, 2009.

SANKIA, Actes Sud, 2009.

DES CHAUSSURES PLEINES DE VODKA CHAUDE, Actes Sud, 2011.

Titre original :

Tchornaya Obezyana

Éditeur original :

AST/Astrel, Moscou

© Zakhar Prilepine, 2011

Représenté par www.nibbe-wiedling.de

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01372-1

ZAKHAR PRILEPINE

Le singe noir

roman traduit du russe
par Joëlle Dublanche

ACTES SUD

À quel moment me suis-je perdu, c'est ce que je voudrais comprendre...

On marche péniblement, derrière soi on tire un fil, on s'amenuise, on a l'impression qu'on va devenir plus petit que le trou d'une aiguille, plus fin que le fil qui y est entré et s'est divisé en une multitude de menus fils, plus fin que le plus fin d'entre eux, et soudain on s'échappe des limites de son moi, non pas du côté de la non-existence, mais dans la direction opposée, celle du néant où l'on m'expliquerait tout.

À peine m'étais-je trouvé ici, en effet, que je m'étais perdu, empêtré dans les bras de mes parents, alors que je savais tout juste marcher, et ils me lançaient comme un petit bateau ventru sur la terre ferme : Viens! – C'était une voix d'homme bourru. Allez, allez, viens vers moi, maintenant! – La voix était féminine et tendre.

C'était où, chez vous? Pourquoi m'appelais-tu, toi le peintre qui sentais le tabac, avec des mains roussies par les couleurs? Pourquoi m'appelais-tu, toi qui sentais le lait, avec tes mains blanchies par les lessives? Je suis venu vers vous, et alors, que dois-je faire maintenant? Dessiner, laver?

Ou bien me suis-je perdu dans ma banlieue un jour que j'avais grimpé sur un arbre : je m'étais soudain figé, engourdi, la tête vide de toute pensée, jusqu'à ce que les voix des gamins du voisinage qui ne savaient plus où j'étais, se taisent, se dissolvent dans le brouillard – et tout à coup, sur l'autre rive boueuse de la rivière bleuâtre à côté de laquelle nous nous amusions, j'avais aperçu une vieille femme en noir qui marchait lentement et tranquillement, comme le Fils de Dieu sur le tableau d'un peintre ; lorsque par la suite je vis ce tableau, je reconnus tout de suite cette vieille femme, sauf que la mienne avait des bras étrangement longs qui arrivaient presque au sol. Je me précipitai alors du haut de mon arbre, en laissant des lambeaux de peau blanche sur les branches cinglantes et rugueuses.

Lorsque j'arrivai chez moi, je compris soudain que ce n'était pas du tout une vieille femme. Mais qui était-elle ? Et où allait-elle ? À cet endroit, il n'y avait pas de pont sur la rivière ! Qu'avait-elle fait lorsqu'elle était arrivée devant l'eau sale ?

Ou alors m'étais-je perdu dans la grande ville où je regardais les enseignes des magasins – je savais déjà lire et au début je comprenais le sens des lettres, mais brusquement je l'avais ensuite perdu : avec une éblouissante évidence, il fut clair, pour l'enfant que j'étais et qui raisonnait à peine, que les mots étaient dénués de sens, ils se désagrégeaient en même temps que leurs significations imaginées, dès qu'on les effleurait, tout simplement parce que c'est nous qui avons inventé ces significations et ces mots eux-mêmes. Et l'absurdité de cette invention était aveuglante. Où aller, dites-moi, lorsque tout s'écroule, comme les lettres de l'enseigne que l'on peut ramasser avec une pelle et jeter

par la porte, dans l'obscurité, afin que l'unique étoile s'étrangle devant notre incroyable bêtise?

Mon portable, qui était en mode vibreur, se mit à bouger. Il ressemblait à un wagon oublié, qui à l'aveuglette, sans gouvernail et sans voiles, cherche sa voie.

Après avoir admiré son dos lisse, je renonçai à le frapper de mon poing pour qu'il se calme, et me décidai à prendre la communication.

— On vous demande de passer, me dit la secrétaire du rédacteur en chef.

Je travaille dans un journal.

Dans un grand bâtiment, avec quinze autres personnes qui élaborent des dossiers d'une médiocrité diverse.

J'essaie de ne pas frayer avec mes collègues, et j'y arrive. Aucun d'eux n'a d'enfants, c'est pourquoi ils dorment tous plus longtemps et n'arrivent au travail qu'à l'heure du déjeuner. Moi, j'ai des enfants. C'est pourquoi, après les avoir conduits au jardin d'enfants, à huit heures et des poussières, je tape déjà sur mon clavier, et à l'heure du déjeuner je remets mon travail et je file. Dans le meilleur des cas, je croise quelqu'un qui monte l'escalier.

Le rédacteur en chef est vautré dans son fauteuil, derrière une longue table, et il fait continuellement tourner dans ses gros doigts ses clefs assorties d'une multitude de breloques. Il rit à gorge déployée plus souvent qu'il ne parle. Il rit aux éclats quand il vous salue, il rit à chaque réaction de son interlocuteur, lui-même a du mal à parler tellement il rit, et il s'étrangle carrément de rire au moment où l'on prend congé.

Après avoir ri tout son saoul, il me dit qu'il y avait une opportunité pour aller dans un musée de cire, ou

dans un *terrarium*, il ne savait pas très bien, et que je serais accompagné de Slatitsev, “... vous vous connaissez, je crois?”. J’acquiesce d’un signe de tête, j’obtiens en réponse un éclat de rire – j’ai dû hocher la tête d’une façon comique – et il poursuit : “... regarde un peu cette exposition, et nous déciderons ensuite de ce que nous en ferons, ce matériau peut nous être utile”, et il termine par un “ha ha ha. Ha.”

Lorsque je le quittai, le rédacteur en chef tremblait et postillonnait comme une énorme bouilloire charnue en ébullition.

En revanche, Slatitsev, que je connaissais depuis longtemps, m’accueillit plutôt fraîchement.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, me dit-il comme s’il s’adressait à quelqu’un d’autre, qui t’a fait entrer ici?

Slatitsev avait les dents de travers, et il me méprisait en secret.

Nous marchions dans un couloir aux murs bleu sale, qui résonnait à nos pas. Il se retourna une fois encore, me comparant à l’idée qu’il avait de moi. Tout concordait : une nullité qui, pour des raisons incompréhensibles, avait eu de la chance, et cette nullité, c’était moi.

Nous nous étions connus plusieurs années auparavant à un séminaire de littérature. Slatitsev, à cette époque, avait le sourire facile, son regard était alors très attentif et direct. Il avait écrit un roman inspiré de la vie étudiante, il en avait toujours un exemplaire photocopié, et il en lisait de longs extraits si quelqu’un avait l’imprudence de lui demander : “Et qu’est-ce que vous avez... là?”

J’avais moi-même feuilleté son ouvrage, à la recherche, bien sûr, de scènes chaudes entre étudiants,

et j'avais été récompensé dès la troisième page. La revue *Novaïa Younost'* l'avait publié sous une forme abrégée. C'est là que s'acheva la carrière littéraire de Slatitsev ; en revanche il se retrouva brusquement dans un vaste et bel immeuble où siégeaient des messieurs du gouvernement ; il avait un poste subalterne, et s'occupait de questions qui m'étaient incompréhensibles.

Un jour, nous nous croisâmes par hasard dans un couloir à haut plafond dont les immenses fenêtres étaient ornées de rideaux qui semblaient tissés d'or.

— Tu écris toujours ? me demanda Slatitsev, qui avait grimacé en me voyant.

Je lui répondis. Pendant toute la conversation, il n'eut pas un sourire malgré tous mes efforts pour le dérider. “Comment se fait-il que tu n'aies pas ton roman avec toi ?” lui avais-je demandé, par exemple, en désignant d'un signe de tête l'endroit où il le portait toujours : sous le bras.

Nous allions à présent vers le premier poste de contrôle. Mon passeport* était dans la poche arrière du pantalon léger que je portais.

L'homme au guichet – manche d'uniforme de policier, poignet velu – examina mollement le passeport ouvert, me tendit en guise de laissez-passer un carré en plastique.

On ne laissa pas Slatitsev aller plus loin. Je continuai mon chemin en compagnie d'un lieutenant de police sec et musclé.

Slatitsev me suivit du regard. J'eus l'impression qu'il grinçait des dents.

Ce couloir était beige et infiniment plus clair.

* Passeport intérieur, correspondant à une carte d'identité. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Une minute plus tard, l'officier ouvrit une porte immense, me fit un signe de tête et s'en alla.

Le jeune commandant qui était derrière cette porte, dans une pièce où tout était tiré au cordeau, appuya sur une touche du téléphone. Il attendit un bon moment qu'on lui réponde, le regard fixé sur son bureau. J'aurais pu écrire ici : je regardai autour de moi – si toutefois j'avais eu quelque chose à regarder. Nous étions dans un cube de pierre. L'homme devant son téléphone avait prononcé mon nom à voix haute et avait immédiatement reposé le combiné après avoir obtenu une réponse très brève.

Au bout d'un instant, un homme d'une trentaine d'années, grand, brun, vêtu d'un jean et d'un T-shirt sans manches, vint me chercher. Il avait la peau d'un rose mat, des yeux légèrement proéminents et enflés, des lèvres qui avaient quelque chose d'africain. Il se présenta : "Maxime Milaïev!" et me donna une poignée de main ferme et chaleureuse, qui semblait dire : "Si j'ai bien compris, on peut vous faire confiance, donc on y va."

Le couloir était, cette fois, d'un blanc immaculé, il y avait une vingtaine de pas jusqu'à l'ascenseur.

C'est un gars sympa, me vint-il à l'esprit. C'est même étrange. Est-ce qu'une nouvelle génération a vu le jour, pour qu'ils se sentent le droit de montrer un visage agréable dont on ait envie de se souvenir?

La cabine de l'ascenseur était vaste et agréablement parfumée ; nous descendîmes – à une profondeur importante, me sembla-t-il.

— On m'a dit que c'était un laboratoire, en fait on dirait plutôt une prison, dis-je.

— Vous êtes déjà allé en prison? me demanda mon compagnon en souriant.

Je lui rendis son sourire.

Après avoir franchi le dernier poste – quatre hommes armés jusqu’aux dents en tenue camouflée, une large porte s’ouvrant automatiquement –, nous arrivâmes dans un lieu étrange qui sentait le savon et ressemblait à un énorme wagon, mais sans fenêtres. Les portes s’ouvraient elles aussi comme celles d’un train.

Maxime tira la première avec effort, elle glissa vers la gauche, découvrant une pièce vitrée où il y avait un lit, une petite table, et quelques livres sur une étagère.

Sur le lit était assis un homme qui nous regardait tranquillement à travers la vitre.

— Il ne nous voit pas, dit Maxime. C’est une glace sans tain.

Maxime semblait attendre de moi une question, mais je m’abstins de la lui poser.

— C’est Salavat Radouïev, crut-il bon de préciser ce que je voyais de mes propres yeux.

— Celui que vous avez tué en prison, ajoutai-je simplement.

— En effet, me répondit-il sur le même ton.

Radouïev était assis, immobile ; il ne portait pas de barbe et ressemblait à un gentil mongolien.

Ses yeux souriaient avec une onctueuse douceur.

— À dix-huit ans, il était plâtrier dans le bâtiment ; à vingt et un ans, membre du comité du komsomol d’Ingouchie ; à vingt-neuf ans, général de brigade, organisateur de nombreux actes terroristes ; il a survécu à au moins deux attentats, il a préparé des groupes spéciaux pour provoquer des explosions dans des centrales nucléaires ; on l’a arrêté, il est mort à trente-cinq ans dans une prison de Kolysamsk, et a été enterré conformément au règlement stipulant de ne pas rendre le

corps des terroristes à leurs familles pour être inhumés, récita Maxime à toute allure.

— Surnom : le Titanic, ajoutai-je. Parce qu'il a reçu une balle dans la tête, et qu'à la place de son os frontal en miettes, on lui a mis une plaque de titane.

— Qui, en fait, n'existe pas.

— Bon, rien de nouveau... à part le fait qu'il soit ici comme dans un aquarium. Qu'est-ce que vous faites avec lui ?

— Nous analysons son comportement, dit Maxime, et il referma la porte qui fit entendre un roucoulement doux. Radouïev, qui n'avait pas bougé, sourit jusqu'à ce qu'elle se ferme entièrement.

— On ne peut pas lui parler ? demandai-je en regardant la porte.

— Non.

— Là, c'est... fit Maxime, pensif, devant la porte suivante, c'est à proprement parler une SDF. Elle a trente-quatre ans. Bien qu'elle semble... beaucoup plus âgée. Elle a tué les uns après les autres ses six nouveau-nés. C'était tantôt la poubelle, tantôt un trou dans la glace, la fois d'après un couteau de cuisine... Il y en a un qu'elle a tout simplement oublié : il est resté dans l'appartement plusieurs jours, jusqu'à ce que...

La femme se frottait furieusement les yeux de la paume de ses mains. Ses oreilles semblaient toutes desséchées et se desquamaient, elle avait très peu de cheveux. De sa jupe dépassaient deux pieds blancs dont les orteils pointaient dans toutes les directions, comme s'ils voulaient, chacun, s'en aller où bon lui semblait.

La porte se referma. Nous fîmes encore dix mètres jusqu'au box suivant.

Ici vivait un violeur : paupières tombantes, bras pendants, joues tombantes, lèvres pendantes, épaules tombantes. Si on l'avait déshabillé, tout sur lui aurait semblé avoir été accroché et cousu à la va-vite. Le front était mou : aurait-on pris dans ses mains cette tête répugnante qu'elle en aurait gardé l'empreinte des doigts.

Dix mètres encore plus loin.

Dans des box voisins se trouvaient deux tueurs à gages au grand front. Le premier avait un œil extrêmement mobile et l'autre littéralement envahi par des excroissances de peau ; quant au deuxième individu, on ne parvenait pas à distinguer ses petits yeux dans leurs orbites.

Le dernier box était le plus grand ; il comportait plusieurs cellules, le long desquelles on pouvait passer dans un couloir spécial éclairé par une lumière bleue clignotante.

Dans ces cellules, il y avait cinq enfants d'allure insignifiante, qui étaient debout ou assis, ou qui marchaient lentement.

Leurs visages étaient ordinaires, ils n'étaient ni monstrueux ni beaux : l'un était châtain clair, un autre brun, le troisième avait des cheveux de différentes couleurs – roussâtres avec une touffe de cheveux poivre et sel. Du quatrième, on ne savait s'il était rasé, ou s'il avait souffert d'une maladie précoce qui l'avait privé de sa chevelure ; il était assis le dos tourné et regardait, semble-t-il, l'unique fille du lieu qui dessinait, avec un très gros feutre marron, un motif incompréhensible sur une feuille blanche.

Elle serrait mollement le feutre dans son poing.

Maxime restait silencieux.

— Des bébés coucous qui ont fait tomber la portée d'un autre nid ? demandai-je avec intérêt.

Contre le mur du couloir, en face de ce box vitré, nous aperçûmes des chaises pliantes. Maxime en déploya une pour lui, puis il me proposa de m'asseoir aussi.

— Vous n'avez pas peur, dis-je, qu'ils se battent, qu'ils se blessent ?

— Ils vivaient avant dans des box différents. Au bout d'un certain temps, nous avons essayé de les installer par deux... Puis on les a mis tous ensemble. Ils ne s'engueulent ni ne se disputent jamais. D'autant plus que certains d'entre eux sont sourds-muets, et ceux qui parlent le font dans une langue étrange, comme si c'étaient des cris d'oiseaux ; seuls quelques mots ressemblent à des mots humains. Dans ces conditions, ce n'est pas évident pour eux de s'engueuler, fit soudain Maxime en souriant. De plus, ils se connaissent tous, et peut-être même sont-ils parents : nous sommes en train d'éclaircir tout ça.

— Quel âge ont-ils ?

— Entre six et neuf ans... le petit brun que vous voyez est le plus jeune...

Celui dont nous parlions avait allumé le téléviseur suspendu au plafond et s'était installé en face, pour regarder les informations d'un air concentré. Parfois, il secouait la tête comme s'il voyait quelque chose de profondément désagréable. Une minute plus tard, les autres enfants s'assemblèrent devant l'écran.

Ils étaient tous tranquillement assis, à part le gamin roux qui se grattait constamment la mèche de cheveux qui lui retombait sur le front.

Nous restâmes silencieux un moment encore.

Maxime semblait éprouver une curiosité supérieure à la mienne.

— Ils ont l'air tout à fait inoffensifs, dis-je, m'ennuyant déjà.

— C'est ça le problème, convint Maxime. Mais nos spécialistes assurent qu'ils sont... plus dangereux que ceux que nous avons vus jusqu'à présent, dit-il en ne mettant dans ses paroles aucun sentiment.

Le rouquin se retourna brusquement, chercha quelqu'un des yeux, et me regarda de biais à deux reprises.

Je mis ma main sous mon aisselle et essayai une sueur soudainement apparue. Je sentis discrètement ma main. Elle était chaude, elle sentait la vie, la mienne.

— Je n'ai pas de réponses à vos questions, me dit Maxime dans l'ascenseur. Mais je vais vous conduire chez un homme qui travaille ici. Peut-être que lui pourra...

Nous montâmes, le trajet fut très court. J'eus le temps de demander où ils avaient trouvé ces enfants, mais il ne le savait pas. Je demandai encore si on les soupçonnait d'avoir commis quelque violence, mais, de nouveau, il n'était pas au courant.

Les battants de l'ascenseur s'ouvrirent lentement, n'offrant qu'un étroit passage. On avait l'impression que, semblables aux escargots, nous abandonnions notre coquille.

— À cet étage, c'est le laboratoire, reprit Maxime, mais je ne crois pas que vous puissiez y aller. Attendez ici. Je vais essayer de faire venir... le spécialiste en question. Notre professeur s'appelle Platon Anatolievitch.

Il y avait du parquet au sol, un divan avec un fauteuil à côté, une petite table en verre. J'appuyai ma paume dessus et regardai un instant fondre ma ligne de vie.

La porte s'ouvrit comme si un courant d'air violent l'avait soufflée. D'un pas rapide, le professeur en blouse

blanche apparut le premier ; Maxime dut retenir la porte qui menaçait de lui revenir en plein visage.

Le professeur s'assit dans le fauteuil, aussi brutalement que si on l'y avait poussé en lui donnant un coup dans la poitrine.

C'était un très bel homme, bien que d'un certain âge déjà, avec de beaux cheveux coiffés en arrière, de belles pommettes aristocratiques, un beau nez droit. Je pensai malgré moi : Je me demande comment est sa fille, s'il en a une. Seuls ses yeux donnaient l'impression qu'il avait la grippe.

— Que puis-je pour vous, demanda-t-il sans intonation interrogative, en regardant les plis verts du rideau à la fenêtre.

— J'ai vu les enfants, dis-je, après un silence.

Le spécialiste ferma les yeux pour les rouvrir quelques secondes plus tard.

— Pourquoi les retient-on ici ?

— Savez-vous que dans la Chine antique, certains empereurs confiaient les tortures aux enfants ? reprit le professeur, en se tournant rapidement vers moi ; mais ne voyant rien d'intéressant, il reprit sa position initiale. Ils les confiaient aux enfants qui, comme on le supposait, ne connaissent pas les catégories du bien et du mal. De plus, en vertu de ce que l'on peut appeler leur nature angélique, ils ne comprennent tout simplement pas ce qu'est la cruauté. On raconte qu'il n'y avait pas de tortures plus raffinées que celles commises par ces enfants. Le saviez-vous ou non ?

— Je n'en ai pas entendu parler.

— Ce n'est pas grave, en l'occurrence. Il y a ici tout autre chose... Savez-vous ce qu'est l'homicidomanie ?

— Heu... Non plus.

— Une maladie psychique caractérisée par une propension au meurtre et à la violence.

Je levai des yeux pleins de compréhension : c'était du pipeau, bien sûr, mes yeux ne comprenaient rien du tout. Le professeur en était conscient et n'accorda même aucune attention à ma mimique.

— L'homicidomanie, oui... Ils n'en sont pas malades, pas du tout. Ils ne présentent pas un seul signe...

Il me regarda, s'étonnant encore de raconter tout cela à Dieu sait qui, il sembla ébaucher un geste pour montrer l'inanité de cet entretien ; en fait, il ne remua pas même le petit doigt et déclara sans s'adresser à personne :

— Ils sont en parfaite santé.

J'attendais la suite, mais il n'y en eut pas pendant un bon moment.

— Vous savez que dans notre pays près de deux millions d'enfants sont constamment battus par leurs parents ? demanda le spécialiste, et ils meurent sous les coups de leurs pères et de leurs mères... par milliers. Plus de cinquante mille se sauvent chaque année de chez eux pour échapper aux violences familiales. Chaque année, plus de sept mille sont victimes de crimes sexuels, vous saviez ça ? Chez nous ne sont enregistrés officiellement qu'un peu plus de deux millions d'orphelins qui, dans une écrasante majorité, ne seront jamais adoptés, en aviez-vous entendu parler ?

J'acquiesçai, pétrifié, et hochai de nouveau la tête après avoir enregistré l'information.

— Vous êtes au courant. Mais encore une fois, cela n'explique rien, reprit le spécialiste, en tout cas pas d'une façon significative... De bons psychologues ont travaillé avec les enfants que vous avez vus. On ignore

où sont leurs parents, mais... à en juger par certaines de leurs réactions, ils ont des proches ; de plus, les garçons n'ont vraisemblablement jamais subi de violences... et la fille est toujours vierge...

Le spécialiste se tourna vers moi avec une expression de mécontentement sur son beau visage et me demanda :

— Ça vous dit quelque chose, la neurogénétique? Rien, je présume. Je vais vous parler plus simplement : ici travaillent en même temps des chimistes, des psychologues et des biologistes qui étudient le comportement humain. Et l'ADN, au moins, vous savez ce que c'est? Vous savez?! Et alors?... Bon, laissez tomber. Des scientifiques ont déjà essayé d'étudier et de comparer les ADN d'individus qui, pour aller vite, sont privés des concepts d'humanité et de morale... Les résultats laissent à désirer. Mais il y a, par exemple, la molécule d'ocytocine. Si une femme ne l'a pas, elle est indifférente aux enfants. Personne ne comprend pourquoi, mais c'est comme ça... Vous avez vu une de ces mères, vous vous en souvenez? Celle qui a tué ses enfants. Alors on parle d'alcoolisme, de chômage, de milieu social... c'est possible. Mais dans le cas qui nous intéresse, c'est une stupidité. Il lui manque simplement ce qu'ont les autres femmes! Il se tut, les yeux fixés sur le rideau. — Quant à ces gosses, ce n'est pas aux enfants qu'ils sont indifférents. Ils sont indifférents à l'homme. Et, à propos, ils ne pleurent pas, pour une raison que j'ignore... — Le spécialiste se mit à faire tourner dans ses mains un crayon qu'il avait pris je ne sais où, et ajouta très vite : Ils sont indifférents à presque tous les gens, excepté à eux-mêmes et à ceux qui leur ressemblent.